

Chapitre 1

Au milieu du XX^{ème} siècle, l'Indochine est sous protectorat français depuis près d'un demi-siècle. Ses habitants croient être issus de l'union de dragons et de fées, mais n'ont jamais, pour autant, connu de paix durable. Après avoir subi mille ans d'hégémonie chinoise, ils menèrent des combats incessants, pendant plus de huit siècles, contre les empereurs de Chine qui refusaient de reconnaître leur indépendance. Puis, à la fin du 19^{ème} siècle, ce furent vingt ans de résistance acharnée à l'occupation française.

Au moment où commence la seconde guerre mondiale, il reste encore beaucoup à faire au Tonkin. Le peuple y connaît la famine, les épidémies, une mortalité infantile élevée. Le désordre et l'agitation règnent, fomentés par des agents de Hô-Chi-Minh, venus de Chine. L'insécurité et la misère sont telles que l'administration française commence à ouvrir des orphelinats, des écoles, des dispensaires. Ces institutions doivent servir, en outre, d'asiles aux enfants nés des unions entre français et indochinois, si leurs familles craignent pour leur sécurité.

C'est dans ce but qu'est achetée, dans la province de Haïphong, une grande maison blanche abandonnée et le terrain de marécages et de rizières sur lequel elle semble se dresser avec orgueil. Un peu plus loin sont disséminées les paillotes en bambou d'un petit village que la vie n'a pas déserté.

La maison et son terrain étaient la propriété des frères d'une communauté chrétienne. A leur arrivée, ils avaient disputé aux ossements du sous-sol le droit de tirer de la

terre de quoi assurer leur subsistance. Puis, ils avaient bâti leur demeure, face aux vents des moussons.

La maison, terminée en 1929, était belle et solide, avec ses murs en brique blanche, son toit régulier de tuiles rouges soutenu par de bonnes poutres en bois... Peut-être un peu hautaine ou vaniteuse, de l'avis des petites paillotes en bambou du village.

La vie semblait régner en souveraine sur la rizière, mais, sous le sol, les ossements innombrables étaient les témoins invisibles des guerres passées, de l'invasion des chinois, des épidémies... Souvent, des os semblaient percer la surface comme animés d'une volonté propre, comme pour vouloir rappeler aux hommes que la « Mort » était toujours aux aguets, que le triomphe de la « Vie » n'était que provisoire.

Puis, un jour, le fragile équilibre fut rompu une fois de plus. Des soulèvements, des émeutes porteurs de famine et de choléra, firent une fauche massive parmi les hommes. La « Mort », repue par le tribut offert, consentit à une nouvelle trêve.

Lentement, le village se repeupla. La maison des frères fut pour sa part abandonnée par les quelques survivants et mise en vente.

Cédée pour un bol de riz, terrain compris, elle est maintenant le cœur de « l'Asile Saint -Joseph Nam-Phap » qui regroupe, grâce aux crédits accordés par la France, un hôpital, une crèche et un orphelinat. La France alloue une pension pour chaque enfant, ayant du sang français, recueilli par l'Asile. Les notables du pays n'accordent, pour leur part, qu'une aide très faible pour la prise en charge des personnes âgées, des handicapés et des orphelins de sang indochinois.

Aussi, des assistantes sociales parcourent les villages, à la recherche des petits eurasiens. Les mères leur confient volontiers leurs enfants : ils ne manqueront de rien, ils auront même de « l'instruction »...

L'orphelinat se remplissant très vite, une salle de classe est aménagée hâtivement dans la chapelle. Les offices y sont célébrés, sous l'œil bienveillant d'une statue de la Vierge. Lorsque la chapelle sera terminée, Saint-Joseph, patron de l'Asile Saint-Joseph Nam-Phap, y siègera à l'honneur comme il se doit.

Des religieuses indochinoises, aux noms français, arrivent en nombre elles aussi. Elles ont fort à faire à surveiller les enfants qui jouent autour de la chapelle en cours de construction, se faufilent gaiement entre les échafaudages, taquinent les buffles qui tirent des charrettes pleines de bambous. Les plus turbulents jouent au ballon avec des crânes humains mis à jour par les travaux, au grand désarroi de Sœur Jean-Baptiste :

— Mon Dieu, pardonnez-leur ! Ils ne savent pas ce qu'ils font !

Elle se précipite vers les enfants et leur dit que c'est le Diable qui les pousse à agir ainsi, que seul le baptême pourra les sauver. Pour faire bonne mesure, elle leur assure aussi que les esprits des crânes vont revenir la nuit pour les tirer par les pieds.

Une petite eurasiennne de trois ou quatre ans est restée à l'écart. Des reflets roux parcourent ses cheveux noirs et les taches de rousseur qui parsèment sa frimousse semblent vouloir atténuer le sérieux et la tristesse de ses grands yeux légèrement bridés. « On l'appelle » Juliette Varenne. Elle vient d'arriver. Elle n'a pas envie de jouer.

— Pourquoi pleures-tu ? Lui demande une religieuse.

— C'est parce que je pense à mon petit chat...

Elle est seule avec sa détresse, et la dame aux habits étranges n'y peut rien. Ici, on a même changé son nom, mais, dans son cœur, elle est toujours cette Agnès que sa mère appelait « Agnêt » en tonkinois.

Les enfants les plus grands sont rassemblés autour de Sœur Jean-Baptiste. Elle leur apprend à chanter un cantique en français. Arrachée à son isolement, Juliette

s'approche. Elle est comme envoûtée par ce chant mystérieux qui lui apporte un doux réconfort. Elle ne parle que l'indochinois.

Voilà plusieurs jours qu'elle est pensionnaire à Nam-Phap. Les religieuses savent bien où la trouver quand elles la cherchent : elle est assise en face du grand portail de l'orphelinat... Elle attend qu'on vienne la chercher. Sa tête est douloureuse et sa gorge serrée. Pourquoi l'a-t-on amenée dans cette grande et étrange maison où elle ne connaît personne ? Qu'attend donc sa famille pour venir la chercher ?

Elle scrute désespérément le monde au-delà du portail, comme pour aider à l'apparition de sa mère, de ses frères, qui viendraient lui dire en souriant que c'était fini, qu'ils rentraient tous à la maison...

Puis, un jour, son cœur bondit dans sa poitrine : son grand frère est là, devant le portail entrouvert de l'orphelinat ! Elle avait raison d'espérer.

Profitant d'une seconde d'inattention du portier unijambiste, elle franchit la grille pour accueillir son frère. Le portier l'interpelle sans tarder et lui ordonne de rentrer. Il fait asseoir les deux enfants sur un banc, puis s'installe au bout de celui-ci, pour garder la situation sous le contrôle de sa béquille.

Le frère et la sœur rient de joie en se tenant les mains. Il lui a apporté des galettes de riz et fouille dans ses poches à la recherche de quelques sous à lui donner. Intéressé, le portier se redresse aussitôt :

— Il faut payer pour la visite, sinon, c'est terminé !

Interloqués, les petits ne bougent pas, ce qui provoque la colère de l'infirme. Son visage se durcit brusquement et son innocente béquille devient dans sa main une arme redoutable qui ne permet pas la discussion. Un instant lui suffit pour séparer les enfants et expulser le frère de Juliette hors de l'orphelinat.

C'est comme si une porte de plus se refermait sur elle : à quoi bon les longues attentes, désormais vides d'espoir, devant le grand portail triste. Son frère n'osera sûrement pas revenir. Elle n'a même pas eu le temps de lui dire que l'on avait changé son nom !

Des femmes se sont approchées de la grille, dans l'espoir de voir leurs enfants.

— Revenez plus tard ! Les horaires des visites ne sont pas encore établis... Leur jette le portier avec hargne.

— D'ailleurs, il paraît que tous les enfants eurasiens vont partir pour la France !

Puis, il leur tourne le dos, la question ne semblant plus l'intéresser.

Quelques mères s'accrochent en sanglotant aux barreaux du portail. D'autres, résignées, commencent à s'éloigner. Le portier leur refait face brusquement, la béquille levée :

— Ça suffit ! Allez vous en ! Vous ne verrez personne aujourd'hui.

Même les plus désespérées se dispersent alors, n'osant lui tenir tête. Juliette s'enfuit bien vite, avant que l'infirme ne se souvienne de son existence.

Puis, le temps, qui semblait s'être arrêté pour Juliette, recommence peu à peu à s'écouler normalement. Jour après jour, elle apprend les règles de vie de la Communauté. Il y a des jeux qui sont bien amusants. Il y a aussi beaucoup d'interdits qui rendent certains d'entre eux encore plus excitants ! Et puis, il y a les punitions qui sont terribles...

Il ne faut pas toucher au morceau de viande à l'air pourri, qui pend derrière la cuisine et que les bonnes sœurs appellent « jambon fumé ». Il est interdit d'aller taquiner les « fous » dans leurs quartiers afin de les mettre en rage. Mais surtout, surtout, on ne doit pas dire un seul mot d'indochinois de toute la journée. Les sœurs disent que c'est la seule façon d'apprendre le français vite et bien.

Se conformer à cette règle est presque impossible pour les eurasiens. L'indochinois est leur langue maternelle et ils ne parlent que quelques mots de français. Et puis, seule la Mère Supérieure est française, tandis que les autres religieuses sont indochinoises. Les vieillards, les infirmes de l'asile qu'ils côtoient sont aussi tous annamites ! Bien souvent, c'est avec une charmante naïveté qu'ils bravent les interdits pour aller faire étalage de leur savoir tout neuf, en indochinois bien sûr, devant les vieillards approbateurs...

Mais, quand vient le soir, les enfants sont mis en rang par deux et les sœurs leur demandent s'ils ont parlé indochinois pendant la journée. Si oui, c'est le fouet ! Juliette a remarqué que, très souvent, les alertes viennent interrompre ce rituel journalier : il y a des horaires pour tout, même pour les bombardements ! Aussi, elle réussit peu à peu à fermer les rangs des enfants et, quand l'alerte retentit, elle court avec ses camarades et les sœurs vers les tranchées, toute à sa joie d'échapper aux sanctions.

Parfois, toute la nuit se passe dans les tranchées. Les enfants, serrés les uns contre les autres, ont encore plus peur des serpents que des bombes, Des serpents, il y en a partout ! Dans les mottes de terre, dans les pupitres de la classe, dans les toilettes, sous les nattes des lits...

Dans huit jours, ce sera le baptême, bien que la chapelle ne soit pas tout à fait terminée. On ne peut plus attendre, compte tenu de l'urgence. Les enfants apprennent vite quelques prières et des cantiques, pour se préparer à cette grande cérémonie qui doit « sauver leurs âmes ». Aux heures de loisirs, Juliette, juchée sur les genoux des femmes de l'ouvroir, fait volontiers la démonstration de ses nouveaux talents en leur chantant : « Je suis chrétien, voilà ma gloire... »

Quelques sœurs se plaisent à leur raconter d'abominables histoires de fantômes, ou d'âmes en peine du purgatoire, qui aiment faire leur proie des petits eura-

siens sans religion. Les yeux écarquillés, frissonnant de peur, les enfants s'en délectent. Ils en ont la chair de poule et croient voir des fantômes partout ! Ils ont hâte d'être baptisés.

Aujourd'hui, c'est jour de fête, c'est le baptême ! Ils ont tous droit à de beaux habits et à des chaussures neuves prêtées pour la circonstance. Ils ont tous la même marraine, venue de la ville, et qu'ils ne reverront jamais. A la chapelle, ils n'ont jamais vu autant de monde, de fleurs, de cierges allumés. La cérémonie semble se dérouler si vite... Ils sont baptisés avant même que l'éblouissement causé par l'éclat des cierges n'ait eu le temps de se dissiper. Puis, c'est le repas, et quel repas ! De la viande de buffle avec du riz parfumé, du sésame, des patates douces, de la salade de liserons... Juliette n'a jamais vu autant de bonnes choses réunies. Elle a même droit à une médaille et à un chapelet.

Les semaines, les mois s'écoulaient, partagés entre les prières dites à la messe matinale, les cours à l'école où Juliette se demande à quoi pouvaient bien ressembler « ses ancêtres les Gaulois », les maigres repas qui laissent les enfants sur leur faim. Cette faim continuelle qui les tenaille leur fait découvrir un nouveau jeu : « est-ce que ça mange » ? Ils apprennent alors à connaître le goût des racines de trèfles, de la sève et des feuilles des plantes qui les entourent, celui des larves des insectes... Ils vont chaperder des fruits ou des légumes. Ils mâchent la sève rouge du banyan qui ressemble un peu à du chewing-gum, vont cueillir dans la mare les graines du lotus, grappillent les fruits aigres en forme d'étoile du carambolier.

Parfois, Juliette se demande si elle a jamais eu un père, une mère, une famille. Elle ressent alors un grand vide, une grande détresse. Mais, elle se dit qu'elle n'est pas vraiment seule puisqu'il y a ses camarades. Vivre, désormais, c'est jouer et rire avec eux, c'est marcher pieds nus, c'est côtoyer les infirmes et taquiner les fous, c'est prier et

chanter des cantiques, c'est assister aux offices, c'est se résigner...

Elle doit aussi apprendre à s'endurcir. Ainsi, Sœur Collette, dont le visage est rond comme la lune, ne laisse jamais passer l'occasion de dire bien haut, lorsqu'il y a des visiteurs, qu'elle est la plus ancienne des orphelines de Nam-Phap. Elle sait bien que Juliette n'aime pas cela. Ensuite, il arrive qu'elle lui donne un bonbon, que la fillette blessée jettera aux fourmis.

Elle apprend aussi à se battre et à se faire respecter malgré sa petite taille. Les occasions pour les affrontements sont nombreuses en pension. Un jour, elle s'est rebellée quand une grande l'a frappée sans raisons. Elle s'est ruée sur elle et s'est battue avec une telle fougue que la lutte s'est terminée, pour toutes les deux, dans un buisson plein d'épines. Elle y gagna une certaine considération de la part de ses aînées... Et de nombreuses cicatrices.

C'est le jour du bain qu'a lieu le rituel de la distribution des robes propres. C'est un événement important pour celles qui rêvent de porter à leur tour les toilettes les plus belles. Le moindre de leurs vêtements appartient à la collectivité, et être bien habillé ressemble fort à une faveur. Les fillettes sont sagement rassemblées devant l'armoire à linge grande ouverte. La sœur lingère prend une robe, la montre à la cantonade tout en cherchant des yeux l'heureuse gagnante. Lorsqu'une robe lui plaît, Juliette se dresse sur la pointe des pieds et essaie d'accrocher le regard de la sœur. Sinon, elle se confond avec son environnement ou bien fait mine de ramasser quelque chose à ses pieds.

Malgré tous ses efforts, il est rare que Juliette porte pour une semaine une robe à son goût. Elle a aussi fini par admettre qu'il vaut mieux ne pas trop s'attacher à une toilette qui sera de toute façon portée par une autre la semaine suivante. Et puis, à quoi bon être coquette lors-

qu'on a les cheveux coupés aussi court... Juliette se trouve très laide, le crâne ainsi rasé !

La répartition du matériel scolaire est encore plus restrictive : un livre de grammaire ou d'histoire de France est partagé par quatre élèves, un recueil de poésies par dix élèves. Juliette ne dispose que de deux cahiers pour l'année. Il faut d'abord qu'elle écrive au crayon en gagnant sur les interlignes, puis le cahier sera réutilisé une deuxième fois à l'encre en cours d'année par mesure d'économie.

L'encre manque très souvent. Juliette a trouvé une plante, près de la chapelle, qui donne des petits fruits violets. Par macération des fruits dans le sel, pendant une semaine, elle fabrique elle-même « son encre » et l'utilise sous les regards admiratifs de ses camarades.

Juliette attend avec impatience les cours de dessin. Elle adore dessiner. Comme l'unique boîte de crayons de couleurs sert à toute la classe, elle va jusqu'à fouiller en secret la corbeille de la maîtresse pour récupérer les mines de couleurs cassées. En les écrasant dans un chiffon, elle peut colorier à son gré les arbres ou le ciel de ses dessins. C'est avec le même plaisir qu'elle reproduit les dessins proposés en modèle, accrochés au tableau noir, ou de simples casseroles posées sur le bureau de la maîtresse.

Le jeudi est le jour des travaux de couture, qui tiennent une place importante dans l'éducation des fillettes. Mais, lorsqu'on ne dispose que d'une seule aiguille pour toute l'année, la perdre ou la casser est un véritable drame. Lorsqu'elle n'a plus d'aiguille, Juliette va rôder, pendant les récréations, dans la cour des vieillards. Les yeux écarquillés par l'effort, elle cherche inlassablement une aiguille tombée au sol, mêlée au sable ou au gravier. Lorsqu'elle en trouve une, il arrive souvent que celle-ci se casse au niveau du chas quand elle la nettoie en la frottant sur une pierre. Persévérante, elle se remet en quête d'une autre aiguille moins rouillée.

Les horaires de l'orphelinat ne sont pas tendres pour les enfants. A l'exemple des religieuses, ils doivent se réveiller à 5 heures, chaque matin, pour se rendre à la messe, à la chapelle. Ils doivent se tenir sages et recueillis pendant l'office, ce qui favorise nettement la reprise de leur sommeil interrompu. Les religieuses réveillent les fautifs avec des gifles bien appliquées, puis les tenant par l'oreille, elles les amènent dans l'allée centrale où ils doivent s'agenouiller. S'ils persistent dans leur somnolence, ce sera le fouet au réfectoire, à l'heure du petit déjeuner.

Après avoir subi ces sanctions quelques fois, Juliette a adopté une stratégie qui la met à l'abri de la somnolence. Après sa toilette, elle va sur la véranda épier par les fenêtres allumées les religieuses qui s'habillent au rez-de-chaussée de la communauté. C'est très amusant de les voir tirer sur les cordons de leurs corsets pour aplatir leurs seins, ou sur les fils de leurs cornettes. Et, pour achever de se réveiller, il y a aussi le spectacle du soleil levant. Chaque matin, lorsqu'il semble naître du marécage, il remplit le ciel de nombreux mystères, donnant aux nuages et à leurs reflets dans l'eau calme de la rizière des couleurs différentes.

La routine du réveil prend une toute autre signification un certain matin. Depuis la veille, chacun sait que l'on va sortir de l'orphelinat, se promener toute la journée, pique-niquer, visiter la montagne de Kiên-An et ne rentrer que le lendemain.

Aujourd'hui, pas de messe pour les petits impatientes ! Enfin, le signal est donné, aux premières lueurs de l'aube. Ils franchissent le portail en colonne par deux, en chantant « Malbroug s'en va-t-en guerre ».

— Mais, que chantent-ils donc ? S'enquiert un passant, ce n'est pas de l'indochinois !

— Non ! Lui répond-on, c'est le langage des coloniaux !